

du matin que nous avons éteint les chandelles. Même, c'est à cause du motif que je vous prie d'avoir un peu d'égards, monsieur Jacques, si je me suis attardée ce matin.

— Il n'y a pas grand mal, madame Rigaud; moi-même d'ailleurs j'ai passé la nuit dans une soirée dansante.

— Ah! dam... vous, monsieur... c'est du grand genre...

— Hein! dis-je, en me pinçant les lèvres, si j'écris jamais l'histoire de madame B., je ne la ferai pas lire à madame Rigaud. Bal au premier étage, concert au second, soirée dansante au troisième, et bal de domestiques dans les mansardes... cela s'enfile comme les grains d'un chapelet. Si le cordon vient à casser, gare que les grains ne roulent pêle-mêle à terre. Bien adroit qui saura les mettre à leur place!

JACQUES RAPHAEL.



LE PARISIEN A PÉKIN.

(ESQUISSE DE VOYAGE.)



« Le cœur de la femme est un angle aigu.
« Il faut frapper bien juste pour ne pas glisser
« le long des bords!... » MENG-TSÉE.

« Une coquette, c'est comme un vaste fleuve;
« les bords en sont chauds, le milieu froid!...
(Pensées du soir, inédit.)

Une idée est la conscience d'une sensation; aussi j'ai toujours pensé qu'en créant notre globe l'Éternel avait dit: «Voilà pour l'homme, et j'en fais presque un dieu!...»

En effet, n'est-ce pas notre domaine, puisque

nous pouvons le voir sans cesse, en mesurer l'étendue, jouir de sa splendeur et des richesses de ses produits, et dresser nos tentes sur tous ses points, depuis le ciel brûlant des tropiques jusqu'aux glaces du pôle ?

N'est-ce pas aussi faire acte de liberté, de force, de puissance, que de s'en emparer en quelque sorte en voyageant; et MARCO-PAOLO n'était-il pas plus qu'un roi?...

Ah ! si j'ai un jour du temps et du repos, si je parviens à résister à la vague qui me pousse, ou à maîtriser le goût qui m'entraîne; si je puis resserrer, fixer sur un seul point ma vie radieuse; si je puis faire oublier un moment le nom de *Touriste* qu'ils m'ont donné, je dirai, dans le calme et la paresse, pourquoi les voyages charmement la jeunesse, intéressent à l'âge de raison, et déplaisent à la vieillesse. Je dirai pourquoi le poète, le savant et l'artiste y trouvent une vie nouvelle; et cela ne sera peut-être pas l'aperçu psychologique le moins intéressant. ...

Aujourd'hui cela m'entraînerait trop loin. Je veux seulement vous dire que je viens encore m'arrêter à Paris, qui semble être toujours mon nid d'hirondelle, d'où je m'élançai dans l'espace.

Las de parcourir l'Europe en tous sens, il m'est venu l'envie de pousser jusqu'en Chine;

et bien m'en a pris de me décider de suite, car c'était l'année où la Russie renouvelait sa mission à Pékin, et j'ai pu me glisser inaperçu, comme l'un des esculapes de la caravane.

Nous partîmes de Maima-Tschin¹, et suivîmes la route de Pékin, sans nous détourner et sans prendre de notes, le gouvernement chinois ne permettant ni l'un ni l'autre. Je ne sais pas s'il vous serait bien agréable que je répétasse tout ce que vous avez lu, sans doute, sur la statistique de ce pays : que je vous disse qu'on y compte soixante millions d'hommes : que de beaux et larges fleuves portent des villes flottantes très-considérables : que là on trouve le type primordial de l'insecte qui donne vos belles soies : que de là il passa en Perse, avec l'art d'en faire des étoffes, lesquelles étaient encore si rares du temps de JUSTINIEN, qu'elles se vendaient au poids de l'or.

Que ce papier de Chine sur lequel vous voulez avoir à Paris les épreuves des gravures des Joannot, des Porret, ou un exemplaire des œuvres d'Alexandre Dumas, n'est que du papier à sucre en comparaison de ce papier chi-

¹ Maima-Tschin, ville de la Mongolie chinoise, frontière de la Russie, sur la grande route de Pékin. C'est le lieu d'où les nations du nord tirent le meilleur thé.

nois d'un blanc éclatant, fabriqué à Pékin avec des filets de bois de bambous bouillis.

Que, depuis plus de deux mille ans, ce peuple connaît l'astronomie, l'imprimerie et la boussole : que, depuis la même époque, il fabrique la porcelaine, le verre, et une foule d'admirables petites choses qui font le charme de nos boudoirs.

Que les *mandarins lettrés* y sont considérés comme les protecteurs des provinces, et l'empereur comme le père de ce vaste empire. Je ne vous apprendrais rien de nouveau ; ainsi passons outre, et allons droit à Pékin.

Nous arrivâmes dans cette grande ville par un beau soleil, qui se reflétait sur des toits éclatants, car toutes les tuiles en sont vernies : les jaunes pour les palais de l'empereur¹, les vertes pour les hauts personnages, et les grises pour les classes inférieures ; mais j'allais retomber dans les descriptions, et il est convenu que je n'en ferai pas.

Or donc, le gouverneur de la province de Maima-Tschin, auquel j'avais rendu un service, m'avait donné des lettres de recommandation pour quelques mandarins lettrés de Pékin. Un

¹ Cette couleur en quelque ouvrage que ce soit est affectée au souverain.

d'eux, qui, jeune, avait connu le savant P. Bourgeois¹, me fit un accueil particulier ; nous conversions en latin, et Dieu sait quel latin je lui donnais ! mais il m'assurait que nous nous entendions, et alors je ne vois pas pourquoi j'aurais fait le difficile.

Un matin il me dit : « Jusqu'à ce jour je vous ai montré plusieurs manuscrits, traduits tant bien que mal par vos missionnaires ; mais tous étaient relatifs à la religion ou à la politique, et il en est résulté que vous n'avez pas de tableau de nos mœurs intérieures.

« Voilà un livre remarquable ; il est de notre célèbre philosophe MENG-TSÉE. »

Je m'inclinai.

— « Je vois, continua le mandarin, que vous ne connaissez pas notre Meng-Tsée. Il parut trois siècles après KONG-FOU-TSÉE², qui vivait dans le cinquième et sixième siècle avant J.-C. Meng-Tsée s'attacha à attaquer les vices de son pays par la force de la raison ; il ne réussit pas : il se saisit de l'arme du ridicule, et obtint le succès qu'il désirait. Voilà un volume de lui, uniquement destiné à faire connaître les vices de son épo-

¹ En 1774.

² Qu'on traduit ordinairement par *Confucius*. Euphonie aussi préférable dans sa substitution que le changement fait à *Mohamed* que nous rendons par *Mahomet*.

que et la coquetterie de certaines femmes. La première anecdote est intitulée : *Une Femme de Pékin*. Voyez, à la fin du volume, cette adjonction; c'est une traduction de cette anecdote, essayée par ce bon P. Bourgeois.»

Je pris ce manuscrit. — « Parbleu ! dis-je au mandarin, le peu que je viens d'en lire me fait naître l'idée de traduire cet épisode en français; notre savant Rémuzat se pendra de n'avoir pas trouvé celui-là.

« — Comme vous voudrez, mon cher ami, » me dit l'excellent mandarin; et je me mis à l'œuvre jusqu'à mon départ pour l'Europe. Il fut trop prompt, hélas ! car je n'emportai de ce riche pays que cette nouvelle, et du tabac jaune, plein mes poches. . . . mais je me consolai en pensant au plaisir que je ferais aux *fashionables* de Paris, en leur apportant le joli portrait d'une femme des bords de la rivière Bleue¹.

En arrivant du Havre, où nous étions débarqués, un de mes compagnons de voyage, cosmopolite comme moi, me pria de lui communiquer cette *pochade chinoise*, et voulut me per-

¹ Cette rivière ne traverse pas Pékin, c'est la rivière *Ta-Ho*; mais la rivière Bleue, qui est la plus belle de la Chine, comme la rivière Jaune en est la plus grande, possède sur ses bords de magnifiques palais que vont habiter pendant la belle saison les femmes les plus riches de Pékin.

suader après l'avoir lue, que la *femme de Pékin* ressemblait assez à une femme de la Chaussée-d'Antin. . . . Quelle idée ! . . . — En tout cas, voici mon histoire, vous en jugerez.

LA FEMME DE PÉKIN.

Oh ! qui me délivrera des rêves de ma jeunesse ? qui me désenchantera une bonne fois ? . . . qui me dira enfin sans réserve : Ne crois à rien d'ici-bas, car tout y est prestiges et mensonges ? . . .

Ces suaves créations, ces riantes fictions où le cœur s'ouvre à des félicités délicieuses, erreurs !

Cette existence idéale où quelques âmes pures et crédules espèrent rencontrer le bonheur, erreur !

Cet homme d'émotions et de liberté qui va jugeant ce qui nous entoure en poète et en artiste, . . . erreur !

Et cet être composé de rêveries et de sentiments qui pense qu'après l'étude de Dieu et de la nature, la femme doit remplir la plus large place dans la vie ; erreur encore ! toujours erreur !

Déceptions de tous les jours qui usent la vie en la minant par le cœur.

Ne crois à rien, et tu vivras plus pour toi. Tu

seras calme, parce que l'imagination ne se portera plus au-delà de l'atmosphère que tu respiras; tu seras heureux, parce que tu trouveras tes affections en toi, ton bien-être en toi. Tu jouiras de tout, parce que tu ne désireras rien.

Tes impressions, tes jouissances se centraliseront dans toi. Pour les autres, tes sentiments seront froids, indifférents, presque négatifs, car tu n'auras pas même de place en ton cœur pour la haine; le mépris seul débordera!

Où est-il ce sage, ce philosophe, ce nouveau Kong-Fou-Tsée qui me dira : « Sois indifférent
« à tout ce qui t'entoure, vis tranquille, sans les
« émotions trompeuses de l'espérance, sans les
« secousses violentes des passions; ne cherche
« pas trop loin le peu de bien qu'il faut pour
« vivre isolé, prends les jouissances qui s'offrent
« sous ta main, laisse ta vie mollement bercée
« s'écouler uniformément et finir sans bruit,
« comme l'enfant rassasié de la mamelle nour-
« ricière s'endort aux mouvements monotones
« du berceau! . . . et quitte sans regret la pompe
« des jours, la mélancolie des soirs, la brise des
« mers, la rosée des prairies, le frémissement du
« feuillage, et les femmes et les fleurs? »

C'est ainsi que le mandarin KING, qui vivait sous le roi Fo-Hi¹, se lamentait et broyait du

¹ Fo-Hi vivait 2,000 ans avant J.-C. Il favorisa toutes les con-

noir en sortant de la grande pagode de Pékin. Et de fait son histoire était triste; mais comme elle ressemblait à celle de beaucoup d'autres, je pense qu'il avait tort de s'en chagriner.

Voyez plutôt :

Il y avait autrefois à Pékin une femme belle et spirituelle, qui était alternativement pieuse et mondaine, froide et passionnée, dénigrante et enthousiaste, folle et raisonnable, méchante et bonne. Elle recevait le lévite et le guerrier, le poète et le musicien. Elle allait régulièrement à la pagode et sortait la dernière du bal; le tout, disait-elle aux uns, parce que l'ennui la gagnait et qu'il fallait bien tirer parti de cette pauvre vie; puis, à ceux qui valaient une confiance, parce qu'elle n'avait pas encore trouvé quelque chose, ou quelqu'un, qui pût la captiver tout entière, et qu'elle cherchait. . . .

Or, tout en cherchant, elle se faisait conduire quelquefois dans le jardin de l'empereur, sur la terrasse de la rivière *Tà-ho*, dont les eaux partagent la ville, et dans l'allée des grands orangers.

Là, malgré la foule, on la distinguait aisément, d'abord parce que sa tête dépassait celle des femmes qui l'entouraient. C'était comme

naissances humaines. On lui attribue l'Y-KING, le premier des cinq livres sacrés, appelés du nom générique de KING, qui veut dire excellent.

une longue tubéreuse dominant les fleurs d'un parterre. . . . et puis on la remarquait encore parce qu'elle marchait lentement. . . . Elle avait de si petits pieds, qu'ils paraissaient n'avoir été faits que pour un enfant; aussi plus d'un mandarin revenait-il chez lui le cœur préoccupé. . . .

Lorsque son brillant palanquin, recouvert de riches étoffes roses comme le bout de ses doigts effilés, la conduisait au faubourg Vaï-Lo-Tching, et dans la rue Liou-Li-Tchang, pour voir les parures de son joaillier, il lui fallait passer devant le palais du fils sacré du ciel (autrement dit l'empereur); alors tous ces fiers soldats en robe qui sont là accroupis au pied de la grande muraille rouge du palais, se levaient spontanément, éblouis qu'ils étaient de tant d'éclat; puis, par un mouvement héroïque, ils abandonnaient la pipe qu'ils fumaient nonchalamment, délaissaient le bienfaisant parasol qui conservait leur teint cuivré, et se posaient fièrement appuyés sur leur fusil rouillé pour voir passer cette ravissante Périe. . . . Aussi la coquette, heureuse intérieurement de l'effet qu'elle produisait, soulevait-elle sans intention marquée un petit coin de son grand voile, pour laisser apercevoir des yeux fendus comme une amande, un teint comme la fleur de l'églantier, et des dents comme son collier de blanches perles.

Le mandarin King parvint un jour à être admis chez elle, je veux dire chez Li-Lia, car j'avais oublié de vous dire son nom.

Ce jour d'admission, jour heureux ou fatal, nous ne le choisissons pas : c'est la destinée qui le donne.

Long temps s'était écoulé.... il se dit enfin :.... Le temps fuit rapide, l'hiver va poser sa main glacée sur mon front, et j'ignore encore si Li-Lia a un cœur, et s'il peut battre pour moi.... pour moi, homme pensif et solitaire comme l'étoile du soir, passionné et brûlant comme l'astre qui verse des torrents de lumière.... Après ces réflexions et autres semblables, toujours dans le style du temps, notre mandarin se décida enfin à lui faire connaître son amour.

Mais moi, voyageur inattentif, j'allais oublier, avant de vous raconter sa piteuse histoire, de vous dire qu'à Pékin les mœurs diffèrent totalement des nôtres; et si je ne vous en esquissais pas les traits les plus saillants, vous ne pourriez plus croire à ma traduction, tant ce qui me reste à dire est opposé à notre Paris, où tout est si parfaitement bien, comme vous savez. Figurez-vous qu'une plaie profonde et incurable mine ce corps social. Le tableau de Pékin semble être à l'observateur comme un long drame sans dénouement, comme une énigme sans mot.

Le fond de ce tableau vivant est dominé par un volcan qui menace d'engloutir acteurs et spectateurs, et l'horizon se charge de nuages épais d'où la foudre semble prête à éclater.... En vérité, je vous le dis, c'est un étrange pays!... car au milieu de l'absence de tout lien, de tout frein, de toute religion, de toute sécurité, on s'y égaie parbleu avec insouciance, comme si l'on était sûr d'avoir le lendemain pour réfléchir.... et le grand drame va toujours son train, et chacun y déploie ses petits moyens.... le talent de feindre surtout y est porté loin.... Joies, douceurs, amitié, dévouement, amour, la beauté qui vous séduit, les parfums qui vous enivrent, jusqu'à l'air que vous respirez: tout y est factice. Il semble aussi que chacun se soit donné un rôle dont la pensée secrète est égoïsme et cupidité!

Aussi l'ignorance, le vice, le crime même, s'y montrent altiers et tranquilles dès l'instant que la richesse les couvre. Palanquins brillants, meubles élégants, vases japonais, repas somptueux, fêtes à ravir, où l'Amphitryon parle ordre, bienséance, honneur, vertu.... tout cela suffit pour ennoblir cette fortune sortie de la boue, quelquefois du sang!... Un cercle d'habités qu'on héberge à la mission d'attaquer tout le monde, de ternir toutes les réputations,

afin que l'honnête Amphitryon passe inaperçu dans la foule des calomniés.... et tout finit enfin par être pardonné, oublié, car tout se cache sous l'or!...

C'est un singulier pays! on y voit des renommées d'un jour et des célébrités qui s'arrêtent à l'issue d'un salon; prodigalité d'esprit sur rien, légèreté et médisance sur tout; charlatanisme de mots, démoralisation de faits; intrigants politiques poussant la vague pour arriver et succombant au port, à la satisfaction de quelques gens sensés qui vivent à l'écart. C'est un curieux mélange de petits amours avortés à leur naissance, de petites affections trahies en se formant, de petites extases pour une plume ou un chiffon, d'émotions nerveuses, d'affections éphémères et d'hommes blasés. Enfin c'est un *pan-démonion* d'avocats bavards et ambitieux, de fous qui rêvent la plus étrange chose, l'absence *du mien et du tien*; c'est la solfatara où vont s'engloutir pêle-mêle religion, morale, institutions, rois, avenir!..

Mais ce tableau de Pékin est trop sérieux, vous préférez sans doute que je me borne à vous montrer ici sans voile une de ces créatures qui dans tous les pays sont comme un doux repos pour les yeux, un doux rêve pour la pensée, un doux baume pour le cœur!.... Eh bien, soit,